

**Zeitschrift:** Wissen und Leben  
**Band:** 13 (1913-1914)

**Artikel:** Aristide Briand  
**Autor:** Antonelli, Etienne  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-749326>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

**Download PDF:** 19.11.2024

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

## ARISTIDE BRIAND

Monsieur Briand va recevoir un visiteur. Il s'avance d'un pas un peu traînant, le dos légèrement voûté, le masque un peu dur, les traits fatigués. Il soulève la draperie. Les yeux, sous les sourcils épais, ne regardent point, ils rêvent. Mais vous vous avancez. Alors la main se tend, d'un geste brusque, l'œil s'illumine, la bouche, sous la moustache rude, se tord légèrement, redressée à droite en forme d'entonnoir et la voix un peu sourde, mais chaude, vous accueille d'une exclamation joyeuse. Peut-être va-t-il s'asseoir un instant pour vous inciter à l'imiter, mais bien vite, il va se redresser, il marchera à pas lents et glissants, en roulant dans ses doigts une cigarette, s'arrêtant de temps en temps, le dos à la cheminée ou les mains appuyées au dossier d'un fauteuil, comme au rebord d'une tribune, pour développer familièrement sa phrase toujours musicale et caressante.

L'homme est un nerveux qui n'est pas sanguin. Aussi a-t-il de la sensibilité mais pas de sentimentalité, des sensualités mais pas de passions, des vivacités mais pas de brusqueries.

Il est très intelligent. La lucidité, la limpidité fluide de la pensée, la faculté d'assimilation qui sait dégager de l'exposé le plus embrouillé l'essentiel et l'accessoire sont, chez lui, extraordinaires. Mais cet homme intelligent n'est point du tout un intellectuel. Il a horreur de l'idée et des idées. Il n'est point de ceux qui jonglent avec elles pour jouir de leur choc ou de leurs combinaisons. Il n'a même pas la curiosité intellectuelle qui fait ce que nos pères appelaient „l'honnête homme“ ; son défaut de culture est absolu et il n'en souffre pas.

Cette intelligence ne vaut que par ses qualités intuitives. La logique, l'ordre des idées, tels que nous avons l'habitude de nous les représenter, lui sont inconnus. Qu'on relise l'admirable série des discours de la séparation<sup>1)</sup>, aucun n'apparaît avec les caractères de la grande composition oratoire, aucun ne rappelle ces grands monuments harmonieux et parachevés que l'art divin d'un Démosthène nous a légués ; mais par contre nous avons la sensation que chacun d'eux, et dans chacun d'eux chaque phrase,

<sup>1)</sup> *La Séparation*, 2 volumes, 1908, Eugène Fasquelle éditeur, Paris.

chaque mot est un acte qui porte, qui atteint son but, qui veut quelque chose et l'obtient.

Sa vie est faite comme ses discours. Aucune action n'y est non plus méthodiquement ordonnée. L'homme ne commande point aux faits, mais ne se laisse jamais dominer par eux; il ne les prévoit pas, mais aucun ne le surprend. Ses ennemis diront de lui qu'il a de „l'astuce“ et de la „fourberie“, ses amis qu'il a de la „souplesse“ et de la „veine“, dans leur incapacité à apprécier cette qualité intellectuelle rare: en réalité, cette intelligence intuitive excelle à sentir et à comprendre directement ce qu'une intelligence rationaliste sera impuissante à découvrir dans le miroir de notre logique classique.

Cet intuitif est un volontaire. Mais ne nous trompons point sur le caractère de cette volonté. Nous concevons ordinairement la volonté comme la manifestation d'une raison logiquement ordonnée et qui tend vers cet ordre imposé de l'intérieur de l'être ou, dans son excès, comme l'entêtement qui se fixe parce que la série ordonnée est arrêtée dans la conscience. Chez un Briand la volonté sera de nature toute différente; elle ne sera que l'adaptation de l'individu considéré dans ses fins aux conditions naturelles de son action. L'homme ne voudra pas les faits, il voudra par les faits.

Ces caractères profonds de la personnalité expliquent, me semble-t-il, ses traits superficiels, son libéralisme qui fuit la discipline tout en haïssant le désordre, son réalisme, qui va droit au fait sans se soucier de l'idée dont a revêtu celui-ci, son apparente paresse, qui ne connaît point les gestes inutiles, enfin son charme d'homme privé, fait de spontanéité, de grâce nonchalante et volontiers silencieuse, mais aussi la sécheresse de la sensibilité, l'égoïsme d'enfant, la versatilité du cœur et de l'intelligence. Monsieur Briand a toutes les qualités par lesquelles on séduit, mais aucune de celles par lesquelles on retient et on attache. Il a suscité beaucoup plus de dévouement admiratif chez des camarades passagers d'action que chez ses proches. Je connais de ses collaborateurs immédiats qui lui furent très dévoués, mais qui ne lui ont jamais donné leur sympathie intellectuelle profonde. C'est chez ses anciens amis, pour la même raison, qu'il a soulevé les haines les plus implacables.

On comprend qu'autour d'un tel homme les légendes, pour la plupart défavorables, se soient multipliées. Il n'est presque aucun acte de sa vie qui n'ait été travesti par la haine des amitiés.

Mais la haine, même quand elle est excusable, n'a pas droit au mensonge et le devoir de l'historien est de dissiper les fausses légendes.

Contentons-nous de dénoncer ici les deux plus fameuses : celle du *grève généraliste* et celle de l'anarchiste de Cluses.

M. Briand a été jadis, dans le parti socialiste, le propagandiste le plus autorisé de la doctrine de la *grève générale*. En soutenant cette thèse il a, nous dit-on, été guidé par les sentiments les plus honteusement démagogiques, il a fait appel aux passions les plus basses, il a excité l'envie prolétarienne sans souci des désastres qu'il pouvait aussi provoquer. Que valent ces accusations ? Examinons les faits.

Quelle est la véritable thèse de la grève générale que soutenait, à l'époque où l'on se reporte ainsi, M. Aristide Briand ?

Au congrès de la fédération des syndicats, tenu à Marseille en 1892, la question de la grève générale fut renvoyée à l'examen d'une commission qui désigna comme rapporteur le citoyen Briand. Voici les conclusions adoptées à l'unanimité par le Congrès :

„Considérant que la détestable organisation capitaliste dont dispose la classe dirigeante contre les travailleurs, a rendu impuissantes et vaines les tentatives amiables d'émancipation faites depuis un demi-siècle par la démocratie socialiste ; qu'il existe entre le capital et le travail une opposition d'intérêt que les législateurs soi-disant libéraux n'ont pas voulu détruire ;

„Qu'après avoir fait aux pouvoirs publics de nombreux et inutiles appels pour obtenir le droit à l'existence et au bien-être, la grande et universelle famille des travailleurs a acquis la triste et cruelle certitude que seule une révolution du travail pourra lui donner la liberté économique et le bien-être matériel, conformes aux principes les plus élémentaires du droit naturel ;

„Que parmi les *moyens légaux* inconsciemment mis à la disposition des travailleurs, il en est un qui, habilement et pratiquement interprété, doit assurer la transformation économique, en faisant triompher les légitimes aspirations du prolétariat ;

„Que ce moyen est la suspension universelle simultanée de la force productive dans tous les métiers, c'est-à-dire la grève universelle, laquelle, même limitée à une période restreinte, conduira infailliblement le Parti Ouvrier au triomphe des revendications formulées dans son programme;

„Le Congrès décide :

1<sup>o</sup> Le principe de la grève universelle;

2<sup>o</sup> Les fédérations des syndicats et corporations et les Fédérations des Bourses du Travail sont invitées à répandre et à propager ces principes dans la masse des travailleurs, à étudier et préparer une organisation spéciale de la classe ouvrière française dans le but de fournir au Congrès international de 1893 un projet complet de grève universelle;

3<sup>o</sup> Le Premier mai doit être une date de consultation mondiale de tous les travailleurs, sans distinction de ceux qui sont syndiqués et de ceux qui ne le sont pas, sur le principe de la grève universelle.“

Peut-on, de bonne foi, ne voir dans une telle thèse qu'un appel à la violence, au déchaînement des passions? L'opposition, au contraire, des moyens *légaux* de transformation économique à la révolution politique et insurrectionnelle, préconisée par certaines fractions du parti socialiste, n'est-elle pas significative d'un esprit réaliste et calme qui exclut toute violence?

Mais, nous dit-on, Briand soutient cette thèse avec les violents, les anarchistes du parti socialiste, c'est sur ces éléments qu'il s'appuie, c'est sur eux que repose son action socialiste.

Ici encore examinons les faits. Le parti socialiste, quand M. Briand y prend place, est divisé en trois fractions: comme tout parti politique il a sa gauche, son centre et sa droite. A droite, avec Jaurès et ses amis, nous trouvons les forces de sentiment qui vont de l'ordre bourgeois à l'idéal socialiste, dans un esprit de justice sociale; au centre, c'est la rigueur austère du guesdisme, construction intellectuelle, doctrinaire, de la raison raisonnée contre le sentiment, le guesdisme qui est hors de la vie, hors de la réalité mouvante des faits et des choses; et enfin, à la gauche du parti, nous trouvons encore des forces de sentiment avec les révoltés, les insoumis, les anarchistes qui vien-

ment au socialisme parce qu'il faut bien s'agréger à quelque chose mais qui ne subissent pas le joug patiemment.

Briand, dès qu'il entre dans le parti, sent bien que tout son tempérament le porte à lutter avec les forces de sentiment contre la formule, l'abstraction, le guesdisme.

Mais il sent bien aussi qu'on ne pourra rien contre le parti guesdiste, qui est alors dans toute sa puissance, si on ne trouve le moyen d'allier, sur une formule de combat, toutes les forces de sentiment de droite et de gauche, et c'est alors qu'il fait appel, avec un merveilleux sens politique, avec une remarquable conscience du gouvernement des passions, à sa théorie de la grève générale.

Il va se tourner vers les impulsifs, vers les révoltés de l'extrême gauche, et il leur dira: „oui, notre sentiment a raison contre la raison de M. Guesde; oui, ce n'est pas par la sèche doctrine mais par la vivante passion que le rêve d'une société régénérée se réalisera. Mais, prenez garde, la passion, si elle demeure désordonnée, s'épuisera et s'agitiera en efforts divisés; il faut coordonner vos efforts, il faut agir de l'intérieur de la classe ouvrière par . . . l'organisation de la grève générale. Cette organisation, elle naîtra du développement normal de la force ouvrière par les *moyens légaux, inconsciemment mis à la disposition des travailleurs* . . .“

Et par là on rapprochera les révoltés de l'extrême gauche des évolutionnistes de droite, dans une action commune contre les guesdistes.

En réalité, cette doctrine, dans l'esprit de celui qui la soutient, n'est qu'un procédé tactique, le but poursuivi demeurant toujours la victoire des évolutionnistes, des réalistes avec lesquels Briand combat contre les doctrinaires et les dogmatiques.

Et cela est si vrai que, dès le premier moment, les révolutionnaires purs protestent contre cette doctrine et cette action au moins aussi fort que les guesdistes eux-mêmes. Ce sont les anarchistes de l'extrême gauche du parti qui traitent Briand „d'endormeur“ de „porteur de foin“, ce sont ces anarchistes qui sabotent sa réunion du théâtre Chare, à Marseille, c'est un anarchiste qui, à Lyon, tire un coup de revolver sur lui. Et quand il prononce, à Bruxelles, son fameux discours sur la grève géné-

rale, c'est à la demande même de Jaurès pour briser le bloc guesdiste. Je sais bien que de ce discours on a coupé un tronçon de phrase pour en accabler plus tard l'homme politique: „Allez à la bataille avec des piques, des sabres, des pistolets, des fusils: loin de vous désapprouver, je me ferai un devoir, le cas échéant, de prendre une place dans vos rangs . . .“

Phrase impie, phrase monstrueuse que l'on a dénoncée sur tous les tons, comme une excitation aux pires passions. Eh bien, replaçons-la, cette phrase, dans son texte, et elle va nous apparaître avec son sens véritable, sa portée réelle.

Le discours de Bruxelles repose sur l'idée suivante:

Les guesdistes prônent, comme besogne essentielle, l'organisation de la classe ouvrière pour la lutte politique aboutissant à la révolution politique . . . mais ne voyez-vous pas que le jour où vous deviendrez menaçants, le gouvernement bourgeois ne manquera pas de restreindre vos libertés naturelles, au nom même du respect de la loi? Certes, à ce moment, tous les amis de la liberté se feront un devoir de protester avec nous:

„Allez à la bataille avec . . .“

„Mais que feront vos piques contre les fusils et les canons de l'armée légale? Le temps des barricades est passé. Je sais bien que vous comptez que l'insurrection gagnera l'armée, mais ce n'est qu'un rêve, l'armée ne marchera pas contre la loi.

„Restez donc dans la légalité, préparez la révolution économique, la grève générale. Certes on pourra encore, pour briser votre mouvement, faire appel à l'armée. Mais quelle différence avec tout à l'heure! maintenant c'est vous qui êtes dans la légalité, et on ne fait pas marcher les soldats pour défendre la loi mais pour la violer. Et alors, mais alors seulement, il se pourra que ces soldats, trouvant devant eux des frères et des pères exerçant leur droit légal, tournent leurs fusils vers les chefs . . .“

C'est le développement, sous sa forme oratoire, s'adressant à des militants, de la thèse de la grève générale qui était formulée dans l'ordre du jour de Marseille.

Voilà à quoi se réduit la légende du *grèvegénéraliste*, propagée surtout par les guesdistes qui n'ont point pardonné à leur ancien adversaire.

La plaidoirie de Cluses a été exploitée d'une façon encore plus répugnante par les ennemis de M. Briand.

Le 18 juillet 1904 se produisait, dans le petit village alpin de Cluses, la plus horrible des tragédies sociales. Les fils Crettiez, au cours d'une manifestation pacifique de leurs ouvriers grévistes, tiraient des fenêtres de leur usine, pendant près d'un quart d'heure, de 40 à 60 coups de fusils sur une foule d'hommes, d'enfants, de vieillards, de femmes. Trois morts, une foule de blessés, tel fut le résultat de cet acte de folie.

La foule qui, frappée de stupeur, s'était dispersée, chacun cherchant un refuge, aux premiers coups de feu, revint, une heure après, criant vengeance, envahit les usines à la recherche des meurtriers que des gendarmes et des soldats avaient maîtrisés. Des scènes de pillage se produisent, on brise les machines, on allume des incendies.

A la suite de ces événements tragiques les frères Crettiez furent traduits, en même temps que six ouvriers inculpés de pillage, devant la cour d'assises d'Annecy et jugés le 24 novembre 1904.

M. Aristide Briand qui défendait les ouvriers avec ses confrères Wilm et Lafont, prononça une admirable plaidoirie à la suite de laquelle les ouvriers furent acquittés.

De cette plaidoirie, la haine et l'envie se sont plu à extraire quelques phrases tronquées pour laisser croire que M. Aristide Briand avait, en l'occasion, fait l'apologie du meurtre, du pillage, de l'anarchie. Or il suffit de relire la plaidoirie<sup>1)</sup> pour se convaincre que c'est là la plus infame des calomnies.

On a tout d'abord détaché de l'exorde le passage suivant:

„Nous sommes ici par affinité de pensées et d'aspirations avec ces hommes, moins comme avocats plaidant pour des clients qu'en amis assistant des amis. Devant vous nous nous solidariserons en quelque sorte avec eux . . .“

Remarquons tout d'abord que la citation tronquée doit être complétée ainsi:

„Nous nous solidariserons en quelque sorte avec eux, *sinon dans les actes qu'ils ont commis, au moins dans l'expression*

<sup>1)</sup> *Cluses*, plaidoirie prononcée par M. Aristide Briand; édition de „*la Vie Socialiste*“, 3 rue de Pondichéry, Paris.



*de douleur, d'indignation et de colère qui les a irrésistiblement poussés à les commettre . . .“*

Expliquons d'autre part dans quelles conditions ces paroles furent prononcées.

L'avocat des fils Crettiez, M. Descotes, avait insisté devant le jury sur le fait que les ouvriers avaient fait appel à des avocats étrangers à la région. M. Briand lui répond :

„Messieurs, si mes clients qui sont des Laroisiens, eux aussi, et qui aiment leur pays, ont fait appel, pour leur défense, à des avocats parisiens — j'allais dire étrangers — ce n'est pas qu'ils aient méconnu le talent de mes confrères des différents barreaux de la région . . . Mais si nous sommes venus ici, mes confrères Wilm, Lafont et moi, ce n'est pas seulement, ce n'est pas surtout par des raisons d'ordre professionnel. Nous sommes ici par affinité de pensées . . .“

Si nous rappelons que Wilm, Lafont et Briand étaient tous trois membres du parti socialiste, on comprendra aisément le sens et la portée de la phrase fameuse de *solidarité*. (!)

On a incriminé une autre phrase de la plaidoirie en la tronquant encore de la façon suivante :

„Vous me rappellerez qu'on a mis le feu à l'usine, que les dégâts ont été énormes, que de merveilleux instruments de progrès ont été pulvérisés sous les marteaux. C'est fâcheux, c'est regrettable, mais mieux vaut cent fois ce désastre matériel que des cadavres offerts en holocauste au principe d'autorité . . . Je m'élève contre cette doctrine abominable et qui n'est plus de notre temps, d'après laquelle le respect de la propriété et de l'ordre devrait toujours être imposé . . . Le salut de la société exige, paraît-il, que l'on fasse des soldats français un tel emploi . . .“

Ceux qui se font les colporteurs immoraux de ces textes pour démontrer l'immoralité de M. Briand, oublient de signaler qu'en tronquant et rapprochant ces phrases, on en fausse entièrement le sens. Il suffit, pour le prouver, de rétablir le contexte.

Après avoir rappelé le mot sinistre du père Crettiez déclarant, après avoir fait venir des caisses pleines d'armes chez lui : „ces gaillards-là (les grévistes) je me charge bien de les mâter“, M. Briand continue :

„Vous avez dit, M. Descotes, qu'à la mairie vous auriez préféré voir, à la place de M. Drompt qui est d'un caractère timide, un homme du tempérament de Claude Crettiez. Je crois avec vous qu'il aurait bien vite eu raison de la grève; il en serait venu à bout certes mais d'une manière sinistre et le cimetière de Cluses eût été trop étroit pour contenir tous les cadavres.

„Seulement, si à la place de M. Drompt il y avait eu M. Dau-set, le maire actuel que vous avez vu à cette barre, ivre d'auto-rité, impatient d'exercer par la force ses nouvelles fonctions, et si à côté de lui, comme commandant d'armes, s'était trouvé certain lieutenant dont vous n'avez pas oublié l'attitude, je n'ose envi-sager ce qui se serait passé dans la soirée du 18. On ne peut se le demander qu'en frémissant.

*„Vous me rappellerez qu'on a mis le feu à l'usine; que les dégâts ont été énormes, que de merveilleux instruments de progrès ont été pulvérisés sous les marteaux. C'est fâcheux, c'est regrettable, mais mieux vaut cent fois ce désastre matériel que des cadavres offerts en holocauste au principe d'autorité.*

*„Je m'élève contre cette doctrine abominable et qui n'est plus de notre temps, d'après laquelle le respect de la propriété et de l'ordre devrait toujours être imposé, quelles que soient les cir-constances et les cas, même par la force, même dans le sang.*

„Un soir de manifestation, au cours du mois de mai, on avait arrêté des grévistes et pris leur noms en vue de poursuites qui eurent lieu plus tard. Mais, dans un but de pacification facile à comprendre, à la demande de leurs camarades, on les ren-dit à la liberté quelques minutes après leur arrestation. Les mani-festants satisfaits, se dispersèrent aussitôt. Cela n'était-il pas pré-férable à une collision sanglante? Non, il paraît qu'on avait eu tort d'agir ainsi. Le principe d'autorité exigeait qu'on maintînt les arrestations sous les yeux des grévistes. La surexcitation de ceux-ci en eût été portée au paroxysme. Tant pis pour eux; à leur intention, il y avait des baïonnettes au bout des fusils, des balles dans les cartouchières des soldats. *Le salut de la société exige, paraît-il, que l'on fasse des soldats français un tel emploi.* C'est pour cela, Messieurs les jurés, pour cette besogne, que la Nation envoie vos fils à l'armée!

„Pour moi, je ne saurais trop féliciter les officiers, comme le capitaine Lapierre, auquel je suis heureux de rendre ici un public hommage, qui savent concilier à propos leurs sentiments d’humanité avec le souci de l’ordre.“

Et quoi! ce sont ces seules paroles, car tout le reste de la plaidoirie n’est remarquable que par la forte logique des déductions et l’éloquence de l’exposé, ce sont ces seules paroles qui suffiraient à faire de l’orateur l’apologiste éhonté de je ne sais quelles violences anarchistes.

Pour ma part je ne peux voir dans la plaidoirie de Cluses qu’un merveilleux plaidoyer pour la plus juste des causes.

Et voilà qu’à la lumière des textes et des faits se dissipe la légende de l’anarchiste de Cluses après celle du grèvegénéraliste!

Il est d’autres légendes, propagées par les ennemis de M. Briand, qui sont d’autres calomnies. Mais à quoi bon nous attarder à les discuter?

La seule question intéressante est celle de savoir pourquoi elles sont nées et comment elles ont pu se répandre. Je crois que l’esquisse psychologique que j’ai essayée ici, au début de cet article, répond à la question, dans la mesure du possible.

PARIS

ETIENNE ANTONELLI



Nous connaissons la vérité non seulement par la raison, mais encore par le cœur; c’est de cette dernière sorte que nous connaissons les premiers principes, et c’est en vain que le raisonnement, qui n’y a point de part, essaie de les combattre. Les pyrrhoniens y travaillent inutilement. Nous savons que nous ne rêvons point, Quelque impuissance où nous soyons de le prouver par raison, cette impuissance ne conclut autre que la faiblesse de notre raison, mais non pas l’incertitude de toutes nos connaissances, comme ils le prétendent. Car la connaissance des premiers principes, comme qu’il y a espace, temps, mouvement, nombres, est aussi ferme qu’aucune de celles que nos raisonnements nous donnent. Et c’est sur ces connaissances du cœur et de l’instinct qu’il faut que la raison s’appuie, et qu’elle y fonde tout son discours.

PASCAL

